



LI WEI JING

Le bal des sirènes

roman

traduit du chinois (Taïwan)
par Lucie Modde

MERCURE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE

Li Wei Jing

LE BAL DES SIRÈNES

ROMAN

*Traduit du chinois (Taïwan)
par Lucie Modde*



MERCURE DE FRANCE

Lorsque le jour point, j'ai des envies d'entrer dans ce pan de bleu et de disparaître là où la mer rejoint le ciel.

Mais je reste où je suis, chaque fois, sans bouger, sans jamais m'approcher.

Aujourd'hui, j'ai fait une grosse réaction allergique. J'enfonce mes plantes de pied couvertes de petits boutons rouges dans le sable blanc et fin comme s'il s'agissait des racines d'une plante réenterrée dans un sol peu profond. Mon corps me démange tellement que je me suis grattée jusqu'au sang à plusieurs endroits. Il y a deux jours, en me réveillant, je me suis rendu compte que j'avais fait une éruption cutanée dans la nuit, j'avais des boutons partout, c'est vrai, je n'exagère pas, j'en avais vraiment sur tout le corps. Mon crâne, mon front, mon visage, mon cou, mes aisselles, et même mon entrejambe et la peau autour de mon anus, l'intérieur de mes cuisses et la plante de mes pieds en sont recouverts.

Je fais souvent des allergies mais jamais à ce point-là. Qu'est-ce qui a pu déclencher cette réaction, pourquoi ma peau est-elle couverte de tous ces boutons ? Les démangeaisons sont douloureuses et j'ai un peu de fièvre.

Mon propriétaire est venu sonner chez moi ce matin alors que j'étais encore au lit. Il m'a réveillée mais je n'ai pas voulu me lever, même si ça faisait déjà trois heures que je ne dormais plus, que je restais simplement allongée. Les coups de sonnette impatients m'ont mise en colère. Ma vie est d'un tel ennui que je me demande ce que j'ai fait pour qu'on me dérange et qu'on vienne pleurnicher et s'agiter comme ça devant chez moi. Quel crime ai-je donc commis, moi qui n'ai pas plus fait le bien que le mal, pour qu'on m'accuse et me persécute ainsi ?

Loin d'abandonner, mon propriétaire obstiné a continué à appuyer sur la sonnette. À travers ce bruit, je percevais à quel point il se sentait dans son droit, je sentais sa colère et son acharnement croissants.

J'ai fini par céder et me lever, toute débraillée, avant de me ruer vers la terrasse pour ouvrir la porte, une seule claquette au pied, l'autre introuvable.

Il s'est aussitôt mis à me crier dessus : « Qu'est-ce que tu faisais ? Pourquoi t'ouvres pas quand je sonne ? Tu te fiches de moi ? Ça va pas de me faire attendre comme ça ? Si t'as pas de quoi payer ton loyer, tu me le dis, tu joues l'honnêteté et je te donne quelques jours de plus. Mais tu me fais pas attendre à la porte ! Tu voulais pas m'ouvrir, hein ? C'est pas croyable... »

Face à mon propriétaire, toute la résistance et la colère accumulées à force de tourner dans mon lit s'évanouissent. À la place, de la stupéfaction. Quelque chose tremble en moi, et ma gorge est si sèche qu'aucun mot n'en sort.

Ses cheveux courts et blancs sont retenus par cinq ou six barrettes de couleur en forme de papillon, deux coquillages violets sont clipsés à ses oreilles, trois colliers de perles et de coquillages lui ceignent le cou et le tout chatoie, tour à tour violet, blanc et argenté. Ses doigts sont eux aussi couverts de bagues serties de perles et de coquillages et même le verre de ses lunettes est violet. Pour le reste, comme tous les vieux, il porte un maillot de corps blanc, un short large et des claquettes.

De peur de blesser son amour-propre, je fais en sorte de me calmer pour qu'il ne voie pas ma stupeur.

Je voudrais lui dire que j'ai l'argent du loyer mais que je n'avais pas envie de me lever aussi tôt.

Je voudrais lui dire de ne pas frapper à ma porte de si bon matin sans prévenir parce que je me couche et me lève tard. S'il tient absolument à passer, il peut venir l'après-midi, je lui ouvrirai volontiers.

Mais ma bouche reste close parce que je devine que ça ne servira à rien. Ma voix serait-elle aussi cristalline que ses guirlandes de coquillages, elle ne parviendrait pas à s'insinuer dans les oreilles en colère de ce vieil homme couvert de bijoux violets.

Je garde donc le silence pour qu'il puisse crier jusqu'à plus soif.

« Je ne suis pas encore allée retirer, j'irai cet après-midi et je vous déposerai l'argent en rentrant.

— C'est pas croyable... Tu pouvais pas le dire plus tôt ? »

Les coquillages violets pendus à ses oreilles s'agitent doucement.

« Je t'aurais donné quelques jours de plus ! Fallait juste me prévenir... »

Quand il a fini, il fait volte-face et se dirige vers l'escalier d'un pas vacillant. Soudain, il s'arrête, se gratte les joues comme si quelque chose le démangeait et puis fait un mouvement de tête comme pour renvoyer ses cheveux en arrière avant de les caler derrière son oreille. Sauf qu'il a les cheveux courts. Je le vois esquisser un sourire timide et charmant, un sourire de jeune fille. On dirait qu'il flirte avec une présence invisible, avec l'air, et puis, toujours souriant, la main sur la rampe, il descend lentement, une marche après l'autre.

Je referme la porte et, perplexe, m'effondre sur le canapé. Au bout de quelques instants, mon impression se précise et la panique commence à monter.

J'ai du mal à savoir ce qui me fait peur : mon propriétaire et ses bijoux en coquillage violets ? Ses drôles de manières féminines ? Il doit y avoir autre chose. C'est ce mystère difficile à cerner que je trouve inquiétant.

J'essaye de me rappeler depuis quand il porte des bijoux de femme. Est-ce qu'il n'y aurait pas eu des signes avant-coureurs ? Le mois dernier, lorsqu'il est

venu pour le loyer, il portait déjà un collier de coquillages violets sur son marcel blanc. Je m'en souviens très bien parce que j'avais trouvé ça inattendu ; et puis je m'étais dit qu'un de ses petits-enfants avait dû lui offrir de retour d'une classe de mer. Je ne m'étais pas posé plus de questions que ça. Mais aujourd'hui, il m'a crié dessus avec toutes ses perles et tous ses coquillages avant de jouer la séduction.

Ces bizarreries ne sont rien d'autre que des fils défaits dans la trame de la vie. Avec le passage de la roue du temps, ces drôles de fils se prennent dans d'autres roues, celles du mot « quotidien ». Mais les bizarreries ne durent jamais longtemps : elles ne peuvent être intégrées au rythme d'aucune routine et ne sont pas assez destructrices pour anéantir la normalité du quotidien. Parler de bizarreries, ça ne rime donc finalement pas à grand-chose.

À force de cogiter sur mon canapé, j'ai un peu froid, mais je n'ai pas envie de me lever pour aller chercher une couverture. Je me roule en boule comme une crevette et, cachée là, je me laisse sommeiller.

On ne peut pas dire que je sois épuisée mais je dois composer avec ce trouble qui m'étreint et qui m'agace.

La veille au soir des coups de sonnette forcenés de mon propriétaire, j'étais allongée dans mon lit, les yeux grands ouverts. Vers quatre heures, j'ai entendu une femme hurler de douleur, ses cris de plus en plus fort, de plus en plus audibles. Ce n'étaient pas des cris que le vent apportait, je les entendais si bien qu'elle vivait forcément dans le quartier, j'avais presque l'impression qu'elle se trouvait juste devant ma porte.

Mes sens en alerte, je me suis tournée pour ouvrir la fenêtre de ma chambre et essayer de deviner de quel foyer et de quelle femme il s'agissait. Pour pouvoir appeler la police quand ce serait nécessaire. Instinctivement, j'ai éteint la lumière avant de me mettre à scruter l'obscurité, de peur que quelqu'un me voie faire. Les cris étaient de plus en plus déchirants, de plus en plus étranges poussés à ce volume. Beaucoup d'appartements se sont éclairés et

des hommes torse nu en short à rayures sont même sortis sur leur balcon pour essayer de repérer d'où venaient les hurlements et comprendre ce qu'il se passait, au cas ce serait une situation de crise à traiter en urgence.

Les cris, qui ressemblaient à ceux d'une femme en train de se faire battre, ont alors alterné avec des pleurs. La tension est montée d'un cran pour les hommes sur leur balcon et les femmes en déshabillé penchées à leurs fenêtres. À force de tendre l'oreille, tout le monde a cru identifier qu'ils venaient du sixième ou du septième étage d'un immeuble voisin. Un spectateur en a interpellé un autre à son balcon : « Ça vient de la gauche non ? Il ne faudrait pas appeler la police ? »

C'est alors que les cris ont changé. Ils se sont étirés et, à la limite du gémissement, ont laissé entendre une certaine forme de plaisir. Toutes celles et ceux qui se tenaient sur leurs gardes à leur fenêtre et à leur balcon se sont figés pour mieux saisir la nature du dernier cri poussé par l'inconnue. Était-il possible que...

Dans le silence de surprise qui s'est ensuivi a résonné une nouvelle exclamation – cette fois-ci, plus de doute, tout le monde a reconnu un gémissement.

Les lumières perçant l'obscurité du quartier ont alors commencé à s'éteindre et l'atmosphère tendue a rapidement laissé la place au sentiment d'une farce imposée. Les hommes à leur balcon, toujours bras nus, ont rugi : « C'est pas bientôt fini ? À une heure pareille, on dort ! Vous n'avez pas honte d'avoir réveillé tout ce monde-là ? »

Assise sur les talons devant ma fenêtre pour épier la scène, je pouffais depuis un bon moment – j'en avais presque le souffle court. Cette nuit de drame m'a beaucoup fait rire.

Souhaitant prolonger l'instant, je me suis rapprochée à tâtons de l'ouverture pour jeter un coup d'œil dehors mais tout le monde avait éteint et était retourné se coucher.

Ma solitude ne m'a pas empêchée de continuer à rire, même si j'aurais mieux fait de trouver le moyen de me rendormir. J'avais dansé le lendemain et je voulais être en forme.

Dans ce monde d'un ennui infini, ce que je préfère, c'est danser.

Quand on pratique la danse sportive, on vit dans la terreur de se retrouver sans cavalier. L'immense majorité des gens qui n'ont toujours personne alors qu'ils dansent depuis longtemps offre comme moi piteusement la main, en cours collectif, au premier inconnu venu ou aux pauvres hères dont, ce jour-là, le partenaire est absent, pour un ou deux tours de piste. Quand on tombe sur quelqu'un de moins bon que soi, il faut veiller à limiter les interactions de peur qu'il ne devienne un partenaire attiré et que, en l'absence de signal clair, on vous prenne pour un couple. Toutes mes dépenses sont liées à la danse : je paie mes cours une fortune et m'entraîne régulièrement avec un professeur. J'espère que, grâce à Tony, je finirai par avoir un bon niveau, par maîtriser la technique et par atteindre la connexion nécessaire aux danses de couple. L'idée est d'abord d'améliorer mon niveau général pour, si j'ai de la chance, réussir un jour à me trouver un cavalier.

Je passe donc beaucoup de temps avec Tony au studio où s'entraînent les compétiteurs. Sa méthode consiste à me torturer pendant plusieurs mois rien qu'avec les pas de base. Pour lui, il faut les répéter tous les jours de toute sa vie.

Le reste du temps, je danse avec son groupe d'élèves plus âgés, qui ont un très bon niveau et qui savent apprécier la générosité de Tony. Les femmes de ce cours trouvent leur argent d'autant mieux dépensé qu'il leur apprend régulièrement de nouveaux pas, comme les enchaînements bizarres et complexes très populaires chez les compétiteurs internationaux. Avec ce groupe, j'apprends donc de nouvelles chorégraphies et de nouveaux pas, en cours individuel je travaille ma technique et le reste du temps je m'entraîne chez moi.

Tony m'a dit qu'il me tiendrait au courant si jamais il entendait parler d'un danseur à la recherche d'une cavalière. Ce qu'il ne m'a pas dit mais que je sais, c'est qu'il y a peu de chances que ça arrive. Beaucoup de ceux qui s'entraînent au studio visent la compétition et risquent de trouver que j'ai commencé trop tard, que je suis trop vieille. Mais Tony m'encourage quand même, on verra bien quand on y sera, ça ne sert à rien de se faire des nœuds au cerveau. L'autre solution serait de trouver quelqu'un dans son cours collectif. La réputation de Tony est telle que des élèves plus jeunes ont rejoint le groupe pour l'avoir comme professeur.

Dans le monde de la danse, où le couple est l'unité de base, j'ai plus vu d'élèves délaissés par leur enseignant, sans partenaire et donc sans la possibilité de s'entraîner que l'inverse. On a beau s'acharner et se dire que, même tout seul, on peut au moins essayer de suivre la musique, on finit par abandonner au bout de quelques tours. Chacun est là pour soi, pour s'adapter à son cavalier ou à sa cavalière, pas pour perdre du temps à s'occuper des camarades esseulés. À force, ces derniers s'ennuient, trouvent leur solitude honteuse, ont l'impression d'avoir été rejetés et ne progressent plus. Au bout d'un ou deux mois, ils perdent espoir et arrêtent de venir.

Lors d'une interview, un célèbre professeur ayant formé de nombreux danseurs devenus des stars confiait que trouver un bon partenaire de danse revenait à trouver un bon partenaire de vie. Tout le temps que dure la

recherche, il faut continuer à s'entraîner et se préparer pour que, le jour où cette personne fait son apparition, le duo prenne aussitôt la bonne voie.

Beaucoup des danseurs avec qui je pratique croient en cette logique illusoire, tout droit tirée de l'univers de la romance, et sont persuadés qu'elle est applicable dans le monde des danses de couple. Il suffit d'être prêt et de faire preuve d'un peu de patience : si on attend suffisamment longtemps, la bonne personne finira bien par arriver.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Dans la vie de tous les jours, les solitaires qui ne parviennent pas à intégrer un binôme, même s'ils se sentent seuls, se font accepter par la société. Dans le monde de la danse sportive, être deux est une condition d'entrée ; tout seul, il est impossible d'en franchir le seuil et encore moins d'évoluer dans cet univers.

Au début, je voulais moi aussi croire qu'en m'entraînant et en me préparant sérieusement je finirais par tomber sur le bon cavalier et qu'à nous deux nous pourrions continuer à progresser, à l'image des compétiteurs que j'observais, et fouler l'arène au moins en tant qu'amateurs. Tony serait sûrement ravi pour moi.

Je me dis que le plus important dans tout ça, c'est d'être pragmatique. Tu ne peux pas ne pas t'entraîner, tu ne peux pas attendre d'avoir trouvé un cavalier pour commencer à t'entraîner.

J'ai maximum quatre cours par semaine : je vais deux fois au studio pour mes cours particuliers avec Tony, qui consistent en une heure de suivi individuel. C'est un endroit empli d'odeurs corporelles et de l'énergie des jeunes danseurs. Là-bas, tout le monde s'étire ou répète devant les miroirs qui couvrent les murs, chacun est concentré sur son corps, guettant son reflet pour repérer ce qui ne va pas.

« Le miroir est l'ami du danseur », il permet de relever ses erreurs. Au studio, il n'y a que des sportifs sérieux, qui sont soit en cours spécialisé, soit en session d'étirement. Jeunes et vigoureux, ils attendent de pouvoir tout donner.

Mes deux autres cours, de trois heures chacun et avec le groupe d'élèves plus âgés, ont lieu dans une salle louée à un centre polyvalent. Ce n'est que tardivement que j'ai appris à quel point ce groupe était connu dans le milieu de la danse sportive : cela fait plus de dix ans qu'ils pratiquent ensemble. Malheureusement, les odeurs du studio et de la salle n'ont rien à voir. Même si les membres du groupe aiment la danse, la plupart sont là pour le plaisir. Tout repose donc sur le niveau d'exigence du professeur : avec quelqu'un d'ambitieux, les progrès sont considérables ; avec quelqu'un de mou, le groupe stagne. Tony, sincère et sérieux, répond à toutes les questions qu'on lui pose et dissipe les doutes en montrant les mouvements un par un. C'est pourquoi ces danseurs qui pratiquent ensemble depuis si longtemps tirent autant de joie de leur pratique et nourrissent de tels ambitions et espoirs artistiques.

Quand je rentre chez moi après les cours, j'ai tellement transpiré que mes sous-vêtements sont toujours intégralement trempés.

Lorsque je n'ai pas cours, je m'entraîne chez moi. Je répète les pas et les enchaînements et je reprends les mouvements de base en regardant des vidéos sur mon ordinateur. Je travaille aussi à renforcer mes muscles profonds et, tous les soirs, je m'étire. C'est à cette condition que je pourrais avoir un corps fait pour la danse. J'ai beau m'y être mise tard et n'avoir aucune chance de devenir professionnelle, j'ai envie de me rapprocher le plus possible d'une certaine forme de perfection. Je garde secrètement l'espoir de devenir une vraie danseuse et d'atteindre un jour le niveau des compétiteurs internationaux. Je ne fais surtout pas ça pour rencontrer du monde ou passer un bon moment, sinon je me serais inscrite à un cours de danses traditionnelles.

Je voudrais danser d'une façon suffisamment merveilleuse pour que mes mouvements arrachent au public des soupirs à fendre l'âme. C'est ça que je vise. Si Tony me dit de m'entraîner à tel geste, je le fais. S'il me dit qu'il faut travailler ça, j'obéis. C'est lui que je préfère, c'est sur lui que je compte le plus.

Dans le monde des danses de couple, il est le seul bout de bois flotté auquel ma solitude et moi pouvons nous raccrocher.

Je ne le suis pas aveuglément : avant lui, j'ai eu d'autres professeurs et je me suis inscrite avec d'autres femmes à tout un tas de formations pour bénéficier de l'enseignement de spécialistes. J'ai toujours été déçue. J'ai ensuite appris que je n'étais pas la seule à avoir eu l'impression de m'être fait arnaquer. C'est justement parce que j'ai pu observer toutes ces pratiques plus ou moins honnêtes qu'en rencontrant Tony j'ai vu qu'il avait un corps de danseur ainsi que l'enthousiasme sincère et le charisme des bons professeurs. Je mesure ma chance.

Parmi les enseignants que j'ai eus avant lui, certains étaient des compétiteurs en activité tandis que d'autres avaient pris leur retraite et gagnaient leur vie en donnant des cours. Il y en avait même quelques-uns qui étaient très mauvais danseurs, des fumistes de première. Tous ont réussi à me faire me sentir méprisée, humiliée, en échec, comme si j'étais une citoyenne de seconde zone dans le monde de la danse sportive.

Ils n'étaient pas là pour nous apprendre sérieusement le moindre mouvement ou pour nous faire travailler la technique. Parfois, ils nous montraient un ou deux pas, mettaient la musique et nous faisaient danser jusqu'à leur cours suivant. C'est comme ça avec les danses de couple : quand on est une femme et qu'on n'a que le niveau « danse de salon », on se laisse guider par l'homme en toute détente. On peut donc danser toute une soirée sans jamais perdre son sourire de princesse. Les professeurs qui en ont après votre argent vous font faire des tours et des tours, la jupe au vent, et vous donnent l'impression que vous savez danser, mais s'arrêtent dès que l'heure est écoulée. Vous avez dansé tout du long, c'est vrai, mais c'est comme si vous n'aviez rien appris, vous vous sentez vaine et creuse. Certaines femmes, sous le coup de l'excitation, de leurs joues rosies et de leur cœur battant, acceptent de payer une fortune des enseignants au tarif horaire astronomique. Une fois le

cours fini, beaucoup de ces professeurs vous ignorent complètement pour aller bavarder avec leurs pairs.

[...]

Sponsored by the Ministry of Culture, Republic of China (Taiwan)



Titre original :

人魚紀 (REN YU JI)

Copyright © Lee Wei-Jing 2019

Originally published in Taiwan by Thinkindom Media Group Ltd.

Thinkindom Media Group Ltd.

clo The Grayhawk Agency Ltd. in association with AJA Anna Jarota Agency

D'après photo de couverture : © KiniMasterskaya / Shutterstock.

© Mercure de France, 2024, pour la traduction française.

LI WEI JING

Le bal des sirènes

Jeune trentenaire solitaire, Hsia-t'ien a une passion folle : la danse de salon de style latino-américain – cha-cha-cha, rumba, pasodoble et jive. Dans ce monde très hiérarchisé, aux interactions codifiées par le genre, elle doit trouver sa place entre amatrice et compétitrice, et surtout trouver un partenaire masculin. « Les hommes mènent, les femmes suivent », c'est la règle d'or de la discipline.

Pour Hsia-t'ien, danser est une bénédiction : cette école de la rigueur lui permet de reprendre possession de son corps, de surmonter ses complexes et de connaître d'intenses moments de bonheur. Mais l'exigence de ce sport la met aussi face à ses limites.

Li Wei Jing nous entraîne dans l'univers singulier de danseurs passionnés : analyses du style des champions, descriptions des costumes et des coiffures, confidences sur les coulisses... un monde fascinant et ignoré du grand public.

Li Wei Jing (1969-2018) a été critique d'art et directrice éditoriale du supplément littéraire du China Times avant de se consacrer à l'écriture. Elle est l'une des autrices les plus importantes de sa génération. Le bal des sirènes, écrit pendant la maladie et publié à titre posthume, est considéré comme son chef-d'œuvre et a reçu le Taipei Book Fair Award 2020.



TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Lorsque le jour point,...

Quand on pratique la danse...

Copyright

Présentation

Achévé de numériser

Cette édition électronique du livre
Le bal des sirènes de Li Wei Jing
a été réalisée le 3 juin 2024
par les [Éditions Mercure de France](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715263352 - Numéro d'édition : 623987)
Code produit : Q04065 - ISBN : 9782715263376.
Numéro d'édition : 623989

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.